

C'est mort

Jean-Simon DesRochers

Numéro 8, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

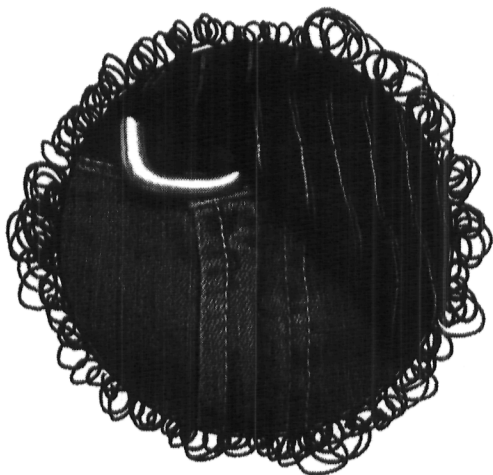
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRochers, J.-S. (2008). C'est mort. *Biscuit Chinois*, (8), 26–33.



Jean-Simon DesRochers

Depuis 2001, Jean-Simon DesRochers a publié deux livres de poésie, gagné des prix, serré des mains, reçu des bourses, rédigé un manifeste co-signé quarante fois, édité cinq numéros de revue, serré d'autres mains, pris 8237 photos numériques, publié quelques nouvelles, est devenu père, a refusé des offres, tenu un blog, s'est tapé l'écriture de deux romans dont la publication ne saurait tarder. Pour en apprendre d'avantage, furetez par ici :
<http://jsdrblog.blogspot.com>

e' est mort

C'est l'heure morte. Personne dans les rangées, personne aux pompes. Jason consulte la dernière édition du *7 jours*, une canette de Coke à la main. Il aurait préféré lire un *Swank*, un *Hustler*, mais son patron rechigne quand il découvre les entailles de leur emballage plastique. Déjà qu'il me laisse lire, faudrait pas pousser. Le dernier client est passé à 3h50, un camionneur venu remplir son thermos de café, un type du secteur, un régulier dont Jason ne retient pas le nom. Roger, Robert, Ronald, Raymond? Jason attend le livreur du *Journal de Montréal* d'une minute à l'autre. Il verra l'Econoline blanc tourner le coin sans signaler, son chauffeur sortira en coup de vent, ouvrira les portes arrières, prendra la pile nouée avec une corde de nylon, jettera le paquet à l'entrée, saluera Jason d'un bref geste de la main à travers la vitrine, repassera derrière le volant, décampera, sans sourire. S'il a de la chance, Jason verra quelques clients dans la prochaine demi-heure. Des hâtifs du boulot, friands du mélange café, muffin, journal. Peut-être pas, faut dire qu'on est samedi. Jason attend aussi un appel de Danny, un copain pris avec le même travail, dans la ville d'à côté.

Lorsque vous serez à l'agonie, rappelez-vous cette phrase.

— Toé, au moins, t'as tout un dépanneur pour t'occuper. Moé, chu pris dans une crisse de cage derrière des vitres antiballes. Pis en plus, j'ai même pas de place pour prendre des puffs.

C'est vrai que c'est moins pire pour moi, quand on y pense. Dans le journal, Jason vérifiera les résultats des tirages de billets de loto, au cas où les invendus de la veille auraient des numéros gagnants. Avec ce stratagème, il s'est fait 25 \$ le mois dernier. Des broutilles en comparaison du 5000 \$ encaissé par Danny l'hiver passé. C'est rien qu'un esti de mardeux, pourquoi il téléphone pas ?

Jason étire le cou. Pas d'Econoline en vue. *Stairway to heaven* joue à la radio depuis six minutes. Il a l'impression qu'elle passe depuis une heure. Dans l'idéal, il écouterait la radio universitaire, mais depuis que certains clients se sont plaints, il se rabat sur ce poste de rock classique. L'effet de son petit joint de haschisch, fumé il y a une demi-heure, commence à se dissiper. La caméra de l'arrière-boutique a tout capté, mais puisque Jason fume la cigarette, le propriétaire ne se doute de rien. Je pourrais peut-être m'en claquer un autre...

La nuit de travail a été digne d'un vendredi. À chier. Des anciens de l'école secondaire sont passés vers 23h30. Ils ont garé leurs Honda Civic modifiées devant le dépanneur, sont sortis presque en simultané, sept gars et cinq filles, tous grimés comme des mannequins ratés. Ils venaient pour un paquet de gomme, de cigarettes, de Tic-Tac, de capotes.

— Pis, Jason, tu vas-tu t'inscrire au Cégep finalement, man ?

C'était le plus costaud qui parlait, un autre dont il avait oublié le nom. Trois filles rigolaient entre elles devant le guichet automatique.

— Doit pas être trop hot de travailler icitte, j'veux dire, man, quand tu vois tout le monde avoir du fun comme nous autres.

Jason haussa les épaules. Il n'en avait rien à foutre. Les filles papotaient sans arrêt, le regardant du coin de l'œil avec un dédain à peine subtil. L'odeur pétrochimique de leur fixatif avait pris possession de la place.

— En tout cas, man, nous autres, on va avoir du fun en tabarnak à soir, si tu vois ce que je veux dire.

Jason voyait très bien. Mais de ça aussi, il s'en foutait. Esti de con...

Vers 1h20, un taré, complètement défoncé, gara sa Ford Tempo devant la pompe numéro trois. Malgré la feuille jaune canari expliquant qu'il devait payer d'avance, il plaça le pistolet à essence dans l'embouchure du réservoir. Jason actionna l'intercom.

— Faut venir payer avant, m'sieu.

L'homme appuya sur le bouton blanc pour répondre.

— Ben là, câlisse! Moé chu comme pas un crisse de voleur à'marde, faque donne moé du gaz sacramant.

Jason répéta qu'il ne pouvait pas ouvrir de pompe sans avoir effectué de transaction. Le taré répondit de nouveau, sans appuyer sur le bouton de l'intercom. Devant le silence de Jason, il leva les bras, furieux, frappa la pompe de deux solides coups de pieds, marcha en boitant vers l'entrée du dépanneur, relevant ses manches de chemise. Jason l'entendait sacrer. Il crut comprendre que cet homme avait l'in-

tention de lui péter la gueule. Jason ne déverrouilla pas la serrure magnétique de la porte. Le taré était furieux, il frappait la porte vitrée de ses poings. Jason utilisa l'intercom une seconde fois.

— HEILLE, LES NERFS, SINON J'CALL LA POLICE.

Le taré ne fit que doubler la quantité de coups. Jason empoigna le téléphone, composa le 911.

— Ouin, c'est ça, encore le dépanneur du coin. Non non, j'suis correct.

Le cas problème décolla dans la minute précédant l'arrivée des policiers. Il avait fêlé la vitre grillagée de la porte. Esti de rapport de police, comme si j'avais juste ça à faire.

À 2h45, trois clients sonnèrent. Jason en était à la mise en place des litres de lait, avec un peu de retard. Au pif, il devina que ces hommes venaient du bar de danseuses. Ça se peut pas sentir le parfum de femme à ce point-là... j'espère qu'ils sont pas mariés. Sitôt entré, le trio se rua vers les frigos à bière cadenassés depuis 23h00. D'autres clients sonnèrent peu après, deux pour de l'essence, un pour des capotes, un autre pour des cigarettes. Le rush normal de fermeture des bars. Jason jetait de temps à autre un coup d'œil sur le trio devant les frigos à bières, ne comprenant pas leur obstination à rester plantés devant l'interdit. D'autres clients arrivèrent. Des gens du bar de dance music, propret et saouls, souvent la queue en rade, l'air en manque. Il vit le costaud de 23h30, la joue garnie d'une estafilade sanguinolente, une boîte de pansements à la main. Personne ne l'attendait dans sa Honda Civic. Jason pensa émettre un commentaire, histoire de niveler les choses, mais rien ne lui vint à l'esprit. Vers 3h00, le flot de clients coupa net; ne

restait que le trio, toujours devant les frigos à bières. Fidèle à la consigne de sécurité, Jason resta près de sa caisse. Les trois hommes aboutirent finalement au comptoir.

— Esti.

Jason n'avait pu se retenir. Les trois hommes avaient chacun une quille de Molson dans les mains, vide.

— J'savais que tu pourrais pas nous en vendre, faque j'ai utilisé ça.

Le plus petit des trois révéla un étrange passe-partout doré dans son trousseau de clés.

— J'sais que tu peux pas nous les faire payer tout de suite, ça fait qu'on va te payer cash, pis t'es passeras à huit heures, correct ?

Jason n'avait pas d'autre choix qu'accepter. J'aurai tout vu, esti...

À 3h30, comme chaque nuit, le Pontiac Montana du bar de danseuses se gara devant l'entrée. Cette nuit-là, Choco accompagnait trois nouvelles filles vers la grande ville, histoire d'éviter qu'elles soient suivies ou agressées par des clients malcommodes. Choco traîna ses deux cent cinquante livres de muscles vers la caisse, donna la main à Jason avec style, selon un code bien travaillé.

— Yo Choco, pas de trouble à soir ?

Le colosse noir sourit discrètement.

— Yo Jason, man, same old, same old.

Les danseuses semblaient épuisées de leur nuit de travail. Leur maquillage ne tenait plus avec autant de vigueur, les cernes alourdissaient leurs yeux, l'une d'entre elles marchait en serrant les fesses. Leurs odeurs étaient un mélange de parfums bon marché, d'eaux de Cologne, d'aftershaves

persistants, d'alcools, de cigarettes, de caoutchouc. Elles s'étaient fait des clients à la tonne, comme en témoignait l'épaisse liasse de billets de la fausse rousse. Jason se promettait de visiter ce bar, un de ces quatre, de se payer une fille dans l'isoloir, de perdre ce pucelage qui le démangeait comme une vieille galle.

— So, Jason my man, on te voit quand par chez nous ? Tsé que j'vas t'arranger un spécial.

Malgré la fatigue, Choco avait cet air perçant laissant deviner qu'il pouvait lire les gens sans effort. Son sourire révélait plusieurs dents très blanches.

— Peut-être la semaine prochaine, Choco, si je deviens riche.

La blonde aux énormes faux seins éructa du bout des lèvres, s'excusa et suggéra de le lui faire immédiatement, ce spécial. Elle approcha sa tête de celle de Jason pour lui murmurer quelque chose qu'il ne saisit pas complètement. Son haleine sentait le sperme et la téquila. Jason sentit ses joues chauffer. Choco lança un clin d'œil.

— La semaine prochaine, man, si t'es riche; come on girls, on y va.

Pourquoi y'arrive pas ? Pis Danny, qu'est-ce qui fait à pas téléphoner ? Jason lève les yeux de sa copie du *7 jours*. Il n'a pas vadrouillé le plancher, pas plus qu'il n'a classé les journaux de la veille. *Stairway to heaven* a fait place à *Bohemian rhapsody*. Toujours pas d'Econoline qui tourne le coin. Jason regarde les billets de loterie invendus qu'il a classés dans une enveloppe. Je suis sûr que j'vais gagner quelque chose aujourd'hui, je le mérite. Dehors, par la vitrine, Jason voit les premières lueurs du jour, de fins halos

clairs repoussant la noirceur vers le haut du ciel. L'horloge de la caisse indique 5h17.

— Bon, y'était temps !

Un Econoline tourne le coin sans clignotant. Jason ne regarde pas immédiatement son chauffeur en t-shirt troué qui sort en trombe. J'ai pas envie d'avoir l'air aussi désespéré... Dès qu'il entend le lourd paquet atterrir devant la porte, Jason salue le chauffeur d'un mouvement de la tête. Trop tard, le type n'a rien vu. Vaseux, Jason délaisse sa revue pour récupérer les journaux du jour. De l'autre côté de la porte, l'air est un mélange de fraîcheur matinale, d'essence sans plomb et de pollen humide. Aucune voiture sur la route. Aucune lumière aux fenêtres des maisons. Jason n'entend pas le téléphone sonner, à l'intérieur. Il observe le ciel sans étoiles, gratte sa nuque, tâte la clé qui lui permettra de retourner derrière sa caisse, pense au joint qu'il ne pourra fumer, faute de temps avant l'arrivée de son patron. Du pied gauche, il frappe un caillou qui roule vers les pompes sans les atteindre.

— Esti que c'est mort.